

Comprendre les low tech en 7 questions

Par Camille Wong

Sacré oxymore, ce terme de “low tech” (basse technologie), qui s’est construit en opposition à la “high tech”. “Aujourd’hui, la high-tech constitue un argument de marketing et de vente, qui a peut-être tendance à perdre en efficacité car tout ou presque est devenu high-tech et/ou connecté, des chaussettes aux raquettes de tennis, des distributeurs de croquettes pour chat aux bâtiments”, fait remarquer [une note](#) de la fondation La Fabrique Ecologique. Preuve de l’engouement pour ce mouvement, le magazine Socialter vient de boucler le financement d’un hors-série sur le sujet via une campagne de crowdfunding. Résultat : 5.000 préventes enregistrées, soit... 13 fois plus que l’objectif affiché.

1 - De quoi parle-t-on exactement ?

Des solutions techniques simples, faiblement “technologisées”, généralement locales et utilisant le moins de ressources possibles, pour un [impact environnemental](#) et social durable. De ce fait, celles et ceux qui développent des produits ou services low tech combattent ardemment l’obsolescence programmée des objets.

à lire **aussi**

- ARTICLE

Ces startups qui s’attaquent à l’obsolescence programmée

2 - Concrètement, ça donne quoi ?

Très concrètement, il s’agit d’initiatives zéro déchets (vente en vrac, compostage, consignes -retourner les emballages au magasin), des smart cities peu gourmandes en innovation technologique (vélos dans les gares pour recharger des batteries, fours solaires, douches à recyclage d’eau, chauffe-eaux solaires...), des ateliers de réparation d’objets collaboratifs, etc. Côté smartphone par exemple, [le Fairphone](#) est plus vertueux parce que durable, éthique socialement et maîtrise les matériaux utilisés.

3- Est-ce si nouveau ?

Déjà dans les années 1970, Ernst Friedrich Schumacher, un économiste britannique avait popularisé le concept du “small is beautiful”. Le mouvement de [déconsommation](#), là aussi pas très nouveau, est cependant de plus en plus porté par la nouvelle génération, en quête de sens et d’impact positif sur le social et l’environnement. Pour preuve, le succès de

l'appel [au réveil écologique des jeunes générations](#).

“J'ai l'impression qu'on a dépassé le stade où ce sont juste des hippies qui font des low tech dans leur coin. Des promoteurs immobiliers nous contactent pour intégrer des solutions low tech, tout comme de grandes entreprises qui nous sollicitent ponctuellement pour des missions de conseil”, assure Pierre-Alain Lévêque, cofondateur du projet Low-Tech Lab, porté par l'association Gold of Bengal. Créé en 2015, il propose un programme de recherche et de documentation open-source pour valoriser les low tech. Une sorte de Wikipédia des low-tech (Wikipédia étant lui-même un site low tech par sa technologie open source et son interface sobre).

4- Porte-drapeau en France ?

Pierre-Alain Lévêque a notamment participé aux deux projets phares de Gold of bengal : le Nomade des Mers et le Low-Tech Tour. Le premier est une expédition à travers le globe lancée depuis 2016 au départ de Concarneau en Bretagne par bateau. Le but : partir à la recherche de low tech dans le monde, tout en menant des recherches à bord. Un projet là-aussi financé par une campagne Ulule et des mécènes, à hauteur de 100.000 euros. Sur le bateau, 3 à 4 personnes se relaient et produisent des low tech comme l'hydroponie (culture de plantes hors-sol). “Récemment, on a testé les mouches soldats noires. Elles pondent des larves dans les déchets organiques et ont l'équivalent de 15 jours de compost des toilettes sèches en seulement trois jours”, explique Pierre-Alain Lévêque. Toujours à flots, le bateau prévoit revenir sur terre début 2020.

L'ingénieur de 29 ans a ensuite enchaîné entre 2017 et 2018 avec un tour de France des solutions low tech. “Beaucoup des technologies découvertes sur le Nomade des mers n'étaient pas applicables chez nous pour cause de différences culturelles, économiques, sociales... On est donc allé voir ce qui se fait en France”, explique-t-il. Des tutos pour reproduire ces technologies simples sont disponibles sur la plateforme Low-Tech Lab.

Aujourd'hui, Pierre-Alain Lévêque enchaîne encore les aventures. Depuis le 31 mars et ce pendant un an, il habite dans une “Tiny house” (micromaison) où le “best of” des low tech trouvées ont été intégrées : chauffe-eau solaire avec des grilles de frigo recyclés, capteur à air chaud solaire, etc. L'idée est de les tester et mesurer leur réel impact économique mais aussi en termes de confort, car, “en France, les gens ne passent pas forcément à l'action s'ils perdent en confort”. Le Low-Tech Lab, composé d'une dizaine de membres, se finance à travers la réalisation de documentaires, un peu de conseil et bénéficie de mécènes : Danone, Engie, Schneider Electric...

5- Un mode de vie plus qu'un mouvement tech ?

Les low tech, proches des mouvements Do It Yourself, sont aussi un mode de vie en acceptant qu'un produit soit moins puissant. Et surtout, pouvoir

prioriser l'usage des high tech. "L'idée n'est pas d'arracher les smartphones des gens. Mais c'est de renoncer à l'obsolescence des désirs voulue par le marketing qui fait qu'on change de téléphone tous les 18 mois", assène Philippe Bihouix, ingénieur centralien, auteur de *L'âge des low tech*, (Seuil, 2014). Et d'ajouter : "Pourquoi ne pas se dire d'en changer tous les 5 ans ? On pourrait ainsi réduire de 50% l'impact du système numérique au sens large. De même, on n'a pas forcément besoin de télévision 8K..."

6- Quelle différence avec les green tech ?

Les green tech émergent de plus en plus, mais reposent sur des technologies high tech. green et low répondent donc à des logiques un peu différentes. "Après, dans green tech, il y a des choses qui sont formidables : des gens qui vont travailler sur les circuits courts et le zéro déchet, des architectes qui travaillent sur la question du réemploi des matériaux", souligne Philippe Bihouix.

7- Startup et low tech, l'équation impossible ?

"Si on est dans une logique d'être dans le numérique et la blockchain, de lever des fonds et de revendre tout ça au bon moment, il y a une certaine incompatibilité. Il faut savoir que le 1er impact environnemental, c'est celui de faire fortune", poursuit l'ingénieur. Selon lui, la philosophie de l'hypercroissance et le risque de changement d'échelle d'une startup entraîne des effets rebonds négatifs sur l'environnement et les usages socio-techniques.

Selon le rapport "[Pour une sobriété numérique](#)" du think tank The Shift Project, le numérique est responsable de 3 à 4% de la dépense énergétique mondiale, un chiffre qui progresse de 9% par an. Depuis 2013, les émissions de CO2 ont augmenté d'environ 450 millions de tonnes. "Je pense qu'il y a un grand scepticisme face aux promesses de résoudre tout par les technologies high tech. Alors que la réalité est tout autre et que la planète continue à se dégrader", termine Philippe Bihouix. Les low tech représentent des innovations sous un autre angle, où sans forcément revenir à l'âge du néolithique, elle promeuvent la résilience et la sobriété.